

LéaV - Laboratoire de l'École nationale supérieure  
d'architecture de Versailles

Publications du LéaV  
Éditions en ligne

3<sup>e</sup> séminaire « Ville, territoire, paysage »  
ENSA Versailles et ENSP Versailles  
Les écoles d'architecture et de paysage dans leur territoire  
Actes des journées d'études des 13 et 14 juin 2019

Sous la direction de Roberta Borghi et Stéphanie de Courtois

## Estuaire(s), Expérimentations dans le suburbain. Situations, outils et postures. École nationale supérieure d'architecture de Nantes.

Éric Chauvier et Chérif Hanna

### **Pour citer cet article**

CHAUVIER Éric et HANNA Chérif, « Estuaire(s), Expérimentations dans le suburbain. Situations, outils et postures. École nationale supérieure d'architecture de Nantes ». In : BORGHI Roberta et COURTOIS Stéphanie de (dir.), 2022. *Les écoles d'architecture et de paysage dans leur territoire. Actes des journées d'études du 3<sup>e</sup> séminaire « Ville, territoire, paysage »* (organisé les 13 et 14 juin 2019), LéaV/ENSA Versailles, mis en ligne le 1<sup>er</sup> février 2022, p. 137-142.

ISBN : 978-2-9578793-0-4

# Estuaire(s), Expérimentations dans le suburbain

Situations, outils et postures,  
École nationale supérieure  
d'architecture de Nantes

Eric Chauvier et Chérif Hanna

En avril 2002, Bernardo Secchi, architecte et urbaniste, évoque pour la première fois « *la città diffusa* » (ville diffuse) :

« Mesdames et Messieurs les aménageurs, les architectes et les urbanistes, la ville n'est pas seulement celle sur laquelle vous intervenez, des « principautés » (ou autrement dit des métropoles), ces territoires que vous maîtrisez. La ville se développe également et majoritairement ailleurs, et vous ne vous en préoccupez pas ».

Parmi ces « ailleurs », entre Nantes et Saint-Nazaire, se trouvent les abords de l'estuaire de la Loire. Là, l'estran, les rives, les bords, les berges et les quais ne subissent pas seulement les mouvements naturels du fleuve ou de la mer. Ils se situent aussi au bord d'un territoire continental sensible à des mutations économiques désormais inscrites dans un rapport de mondialisation. C'est un territoire en mouvement, doté de sa propre géographie, où l'on vit comme des « urbains dispersés » (Secchi, 2002). Il bénéficie plus ou moins de l'influence économique et culturelle des deux métropoles, Nantes et Saint-Nazaire, ce qui le pose dans un rapport de dépendance hiérarchique avec elles. Ces transformations sociales et économiques accélèrent son histoire protéiforme, modifiant son urbanisation et ses paysages. Ce territoire est composé de communes en général très fragmentées, émanant d'anciens pôles ruraux, post-industrielles, à dominante pavillonnaire, toutes plus ou moins en situation de déprise économique et psychologique.

Une telle situation implique que les architectes se dotent de nouvelles méthodologies pour comprendre ces territoires porteurs d'enjeux politiques en termes d'habiter (cf. le mouvement des « Gilets jaunes »). Des questions se posent, touchant au

déplacement du rôle de l'architecte, du projet et aux représentations qui en sont faites, ainsi qu'à l'objet lui-même. Comment, par exemple, concevoir un projet en intégrant l'histoire de la désindustrialisation du territoire observé ? Comment aborder la possibilité d'une transition écologique ou d'une démocratie participative en situation de déclin économique ? Comment penser la ré-émergence de l'habitat temporaire ? Le renouveau du fait religieux ? Ce sont les questions auxquelles nous invitons les étudiants à réfléchir dans le cadre du studio de projet « Estuaire » et qui nous semblent comporter de forts enjeux en matière de recherche architecturale et urbaine.

L'enjeu épistémologique du studio de projet « Estuaire » porte sur la possibilité de concevoir des projets architecturaux sur des territoires qui tendent à ne plus « faire ville ». Pour y répondre, nous avons mis en place et conduit un enseignement transdisciplinaire conçu comme un va-et-vient entre architecture et anthropologie.

De cette collaboration depuis bientôt dix ans ressort l'hypothèse que les territoires suburbains choisis comme terrains de projet impliquent désormais d'autres processus de projection que ceux qui sont mobilisés dans les villes-centres.

« *Estuaire 2029* » : description

L'expérience pédagogique de notre studio de projet s'est déroulée de 2012 à 2017, toujours sur le même territoire. Cependant, afin d'aborder des situations de projets différentes d'une année à l'autre, des thématiques transversales ont été identifiées de façon à mettre en évidence des enjeux projectuels.

2012 : « *Métaphore d'une île* »

Les îles, premiers lieux habités, ont construit l'histoire de l'estuaire. Elles constituent sa mémoire géographique et les empreintes du temps passé. Si l'île de Nantes est affirmation d'une singularité, d'un lieu, les îles de Loire constituent la singularité de l'estuaire. Dans nos enseignements, une question majeure réside dans ce qu'une idée d'île peut mobiliser « autour », plus que sa révélation physique. Le terme d'« île » inaugure un territoire, délimité dans l'espace. Mais il est aussi un concept, qui existe en mettant en mouvement des « lieux-idées » et un

« ailleurs ». Ce territoire sollicite d'autres identités, d'autres lieux, d'autres territoires en écho. Il existe alors un rapport de réciprocité entre « mouvoir » et « nommer le mouvement ». Il nous faut aller voir, arpenter, traverser afin de construire, par des représentations, un espace. Arriver à nommer revient à construire et à faire exister.

Il y a d'abord les îles sous pression, les contrepoints de l'île de Nantes : Haute-Île, Basse-Île, Trentemoult. Il y a aussi les dernières extensions du port de Nantes, occupation industrielle et portuaire : Île Botty et Île Cheviré. Il y a les îles constituées et invisibles, car rattachées à la terre continentale : Haute-Indre, Basse-Indre, Indrette et la Motte (île énigmatique qui apparaît et disparaît), Île Pivin, « Port Lavigne », Île de la Fourche, Mindine. Il y a les îles des marais : Île Bikini, Île de la Liberté, Île Thérèse, Île Ville en Bois et les Îles Folles (avant Cordemais). Sur la rive sud, Île de la Maréchale, Belle-île, Île du Massereau, Île Nouvelle, Île Héret, Île Sardine, Île des Masses, Île de Bois. Sur la rive nord : Île Motte Binet, Île Motte Baracon, Île du Petit Baracon, Île Demangeat, Île du Grand Pineau. Après Cordemais, Île Chevalier et Île de Pierre Rouge, Île de Lavau, Île Pipy, Île de Cordemais. Enfin, l'Île du Carnet – c'est l'île nucléaire (projet de centrale nucléaire avorté), Paimboeuf, Saint-Nicolas.

### 2013 : « Import Export »

Le concept d'« import export » évoque l'idée de bord, l'échange se produisant par nature à la frontière, qui n'est jamais seulement une clôture, mais aussi un lieu de passage où se jouent des négociations. Des lieux de transitions deviennent alors des lieux de transactions. Ce retour sur les traces permet une reconstruction des liens que la frontière met en tension avec d'autres territoires, lointains ou proches. L'analyse de cette relation d'échange ne saurait cependant se limiter au passé. Nous souhaitons approcher la puissance du lieu dans sa dynamique actuelle. Il s'agissait de saisir le potentiel de ressourcement de l'estuaire par la redécouverte des mobilités inhérentes à ces lieux d'échanges. Cette reconnaissance a permis de construire un champ dynamique de force ; le bord apparaît parce qu'il sollicite ou sous-tend une connexion plurielle où s'articulent et se jouent des rapports et des fonctions différentes entre les hommes et les lieux. L'identification des traces qui tissent les relations potentielles

d'un bord par rapport à ses différents contextes permet d'évaluer, de choisir et de construire les liens qui placent chaque projet en attente d'une relation ou d'un échange.

Les sites choisis étaient les lieux d'entrées et de sorties du territoire de la métropole de l'Estuaire. Deux situations de lieux sous tensions ont été identifiées. Il s'agissait d'abord de situations de carrefour, comme Temple de Bretagne, lieu en écho avec les terres saintes. Un lieu, une route qui porte un nom : celle de Saint-Jacques-de-Compostelle. La nationale et la voie ferrée font de ce territoire un espace dynamique qui se greffe sur la trace symbolique. À l'époque, l'arrivée de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes ne faisait qu'accentuer cette re-mobilisation. Tout cela crée un espace d'échange considérable. Nous avons aussi choisi l'Île Bikini, qui ne devait pas exister. Bikini est née par le détournement du chenal de la Loire après la deuxième guerre mondiale. Cette île artificielle est un cimetière de navires coulés par les Allemands quittant Nantes en 1944. Si Bikini demeure la célébration d'un traumatisme, elle peut devenir un lieu de résilience. Bikini est un concept, une attente de projet.

Nous avons également identifié des « situations d'attentes » dues à l'arrivée possible, à l'époque, d'une infrastructure lourde, l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Ce projet devait induire une qualité recherchée en bord de Loire. Bouguenais et Port Lavigne comptaient parmi les territoires concernés. L'enjeu de réduction ou non du trafic aérien sur l'aéroport de Nantes-Atlantique générerait deux perspectives : être réhabilité en tant qu'espace naturel en rapport avec le parc de Grand-Lieu ou bien faire l'objet d'un réinvestissement lourd dû au maintien de l'activité aéroportuaire sur Bouguenais.

Trignac : banlieue d'une ville industrielle entre Donges, Montoir et Saint-Nazaire. Un potentiel existe dans la réhabilitation du patrimoine industriel en friche. Le Brivet est sur la frontière entre Montoir et Trignac. Cette rivière historique, reliant la Grande Brière à la Loire, forme un espace dont la valeur paysagère est non reconnue. Une double qualité de ce site de bord : un lieu de passage entre un territoire écologique et naturel et un espace industriel, et une interface temporelle entre passé et présent, entre la dynamique du trafic portuaire et l'idée de friche en attente.

En mer, tirer des bords, c'est poursuivre sa route « au près serré » contre le vent. Remonter l'estuaire « contre le vent » et éventuellement à « contre-courant », c'est engager un parcours de reconnaissance. Tirer des bords, c'est, en louvoyant, tenter de réveiller les traces d'un déplacement antérieur, celui des liens qui peuvent encore mobiliser un territoire. Et parce que ce territoire s'invente à chaque phase de l'histoire, le repérage doit être analysé/pratiqué comme une aventure : celle d'une découverte et d'une relecture d'un potentiel. L'estuaire de la Loire n'est pas seulement le lieu d'une « identité » remarquable, mais le territoire privilégié d'une problématique nouvelle : le lieu d'une expérience où s'explique un regard nouveau sur le territoire. Les sites choisis sont Donges, Paimbœuf, Cordemais, Lavau, Coueron, Le Pellerin...

2016 : « dérives des rives »

Le concept de « dérives des rives » évoque, de nouveau, l'idée de bord. La rive est au bord et le bord est à la marge. La marge peut aussi expliquer certaines histoires et activités affranchies de contraintes, évocatrices de liberté, d'utopies..., un ailleurs où se projettent les fantasmes. Le marché est l'espace fondateur de la ville. Pour ces raisons, Roland Barthes rappelle que depuis l'Antiquité, la périphérie précède le centre. Ce lieu, croisement des traversées, n'est pas un réceptacle passif, mais un lieu révélateur du changement, où se mobilisent et se problématisent de nouvelles relations à la valeur.

Cette reconnaissance construit un champ dynamique de force ; le bord apparaît parce qu'il sollicite ou sous-tend une connexion plurielle où s'articulent et se jouent des rapports et des fonctions différentes entre les hommes et les lieux. Sur cet espace en mutation, la révélation de ce maillage dynamique est la première clé pour la mise en œuvre d'une problématique de l'aménagement d'un territoire en mouvement.

Les sites choisis se situent autour de l'écharpe verte de l'estuaire. Sept situations contrastées – des lieux sous tension – ont été identifiées : Savenay, Cordemais / Bouée, Port Lavigne / Chevire, Frossay / La Martinière, Paimbœuf / Le Carnet.

L'estuaire de la Loire est, de son origine à nos jours, le territoire de tous les départs, celui des voyageurs, des aventuriers, celui des conquérants et des émigrants. Les villes de l'estuaire se sont greffées sur les quais sur lesquels ont transité les hommes, les marchandises et la valeur. Ce territoire instable au rythme des crues, des marées, des creusements du lit d'un fleuve « sauvage » est devenu l'espace privilégié d'une immigration entrante : le mouvement s'inverse, le territoire s'invente au fil de l'imaginaire et devient l'enjeu de nouveaux multiples investissements.

La valeur de ce territoire repose sur un héritage, celui des mobilités antérieures, dont les infrastructures conservent la mémoire. Elle repose sur les déplacements et mouvements qui les investissent aujourd'hui multipliant les croisements, liens et coïncidences sur lesquels se jouent de nouveaux rapports de civilité et une nouvelle urbanité.

Un espace original se construit sur les liens que les nouveaux et anciens habitants tissent sur un paysage redécouvert donc réinventé.

La question du déplacement demeure indissociable de celle de l'habiter, et la métropole estuarienne se construira sur une question délicate ; celle de la qualité de nouveaux « espaces-temps » lors la mise en résonance des différents territoires.

Les sites identifiés se situent sur les routes de Pornic et de Guérande : Temple-de-Bretagne, Malville, Savenay, Montoir-de-Bretagne, Trignac au nord, et Frossay, Vue et Port-Saint-Père au sud de la Loire.

« Estuaires » du point de vue territorial et habitant

Dans une époque qui aime les diagnostics simplistes, le plus souvent binaires, il est important de tendre vers une analyse fine des enjeux habitants dans le suburbain. L'approche anthropologique permet d'atteindre ce niveau de précision en mobilisant des études en contexte des représentations habitantes. C'est ce que nous avons transmis aux étudiants d'« Estuaire » par des interventions théoriques ponctuelles assorties de phases d'immersion axées sur une attention soutenue portée au langage habitant. L'enjeu était de faire émerger des

représentations de façon à définir des niveaux d'urbanité, l'urbanité étant ici comprise dans le double sens de Georg Simmel (2013), à savoir ce qui produit de l'économie et des sociabilités. Notre hypothèse est en effet que l'estime de soi habitante dépend de l'urbanité, autrement dit de la capacité de chacun à se projeter dans un modèle de réussite économique incarné par les métropoles. Le contexte des fractures territoriales actuel peut en outre être analysé en fonction de ce modèle.

Finalement, nous sommes arrivés à une découpe inédite des territoires de l'estuaire ligérien. Cette division n'était plus seulement territoriale, mais aussi représentationnelle, sous-tendue par l'économie et les liens aux métropoles Nantes et Saint-Nazaire. Le but n'était cependant pas de donner une typologie figée aux étudiants, le risque étant de leur faire concevoir une approche déterministe des territoires. L'enjeu était de les initier à une approche polarisée ou tendancielle, en l'occurrence en fonction de deux pôles.

Le premier pôle définit des territoires à tendances périurbaines, autrement dit bénéficiant de l'influence économique des métropoles en termes d'activités économiques, de mobilité, d'équipement, de programmes culturels. Les premières et deuxième couronnes de villes sont concernées : des territoires avec un capital lié à une activité économique (par exemple Savenay et sa gare TGV, Donges et la raffinerie), des territoires dotés d'un capital tourisme, d'un capital patrimonial, proches d'axes de mobilité. Dans ces cas, les habitants tendent à se projeter positivement dans un modèle économique métropolitain. L'estime de soi est en général plutôt élevée.

Le deuxième pôle regroupe des territoires à tendance péri-métropolitaine, autrement dit ne bénéficiant pas de l'influence positive des métropoles. Ce sont des zones urbaines prioritaires ou sensibles, des villes petites ou moyennes en déclin économique (post-industrielle comme à Paimbœuf, ou post-rurale), des territoires enclavés, traversés par une voirie importante avec des automobilistes qui ne s'arrêtent pas, en bref des communes à la traîne des métropoles. Sur ces territoires, la projection dans le modèle économique des métropoles est plus difficile. S'ensuit une perte de l'estime de soi, du ressentiment, des situations d'addiction ou de passages à l'acte en plus grand nombre.

Considérant ces deux polarités, les étudiants ont pu mettre au jour des niveaux d'urbanité sur les sites qu'ils observaient en immersion. Pour autant, avant de se demander comment projeter sur des territoires à l'urbanité déficiente, certaines résistances subsistaient à différents niveaux qu'il convenait d'intégrer à notre pédagogie. Pour ce faire, nous avons essayé de déconstruire certains de ces freins à la projection.

Il nous fallait d'abord considérer une résistance propre aux étudiants des écoles d'architecture et aussi, sans doute, aux architectes : l'urbano-centrisme. C'est admettre qu'il existe un prérequis d'urbanité dans l'architecture ; le territoire de projet serait a priori urbain pour être architecturé. Sauf que le long de l'estuaire, cette posture ne peut s'avérer productive au moment de projeter. Il nous fallait revenir sur le logocentrisme en vigueur dans les enseignements de l'architecture de façon à ne plus penser le projet avec un idiome urbain. D'où l'adoption d'une méthodologie visant à déconstruire un paradigme : l'hypothético-déductivisme, ou approche a prioriste. Sur ces territoires, l'architecte ne peut plus avoir une intuition hors sol pour ensuite former son hypothèse projectuelle. De telles approches risquent de mener à du mimétisme urbain et à des programmes culturels génériques. L'expertise en sciences humaines et sociales pose ce type de problème si l'on admet qu'elle est une « science de l'homme normé » (Foucault, 2001), ce qui revient ici à considérer les habitants de ces territoires comme des *homo urbanus*.

Projeter sur ces territoires implique au contraire de rompre avec toute approche normative soucieuse de constituer des groupes et des éléments de l'invariance. Le modèle socio-normatif d'Émile Durkheim ne tient plus. Cette analyse était validée par les étudiants, qui se rendaient compte sur le terrain de l'impossibilité d'analyser les territoires suburbains comme les territoires urbains normés. Sur les sites péri-métropolitains, deux types de problèmes les ont spontanément incités à renoncer à cette méthode dominante des sciences humaines et sociales.

Il s'agit d'abord de l'émiettement territorial. Les sites observés répondent en effet au phénomène de fragmentation, générant, au niveau culturel, des phénomènes de « *clubbing* » (Charmes, 2011). Pour le dire autrement, la vie habitante apparaît de façon

hyper-fragmentaire, les entretiens laissant apparaître une multiplicité de récits de vie. Ils dévoilent aussi des façons de vivre qui renvoient à ce que Michel de Certeau appelait « ruses et tactiques » (Certeau, 1990), soit des façons d'habiter en étant en prise avec son territoire au sens où Heidegger entend le verbe « habiter » (Heidegger, 1965). En attendant, « l'effet de saturation » avancé par les sociologues (le « fait » qu'au-delà d'un certain seuil poursuivre l'enquête est inutile) n'a pas de sens sur les sites observés.

Les étudiants ont également pu se rendre compte de la sous-codification culturelle de ces territoires, ce qui ne revient en aucun cas à soutenir qu'ils sont dénués de culture. Alors que les villes-centres sont hyper-codifiées (nous savons de façon programmatique comment consommer, nous déplacer, travailler), les territoires péri-métropolitains sont sous-codifiés sur un plan culturel. La vie informelle domine, interstitielle, parfois illicite, non-conforme en tout cas au vu du modèle dominant des métropoles. Les étudiants ont pu notamment se confronter à des propos désinhibés, parfois troublants ou choquants. Cette parole habitante négative est cependant empreinte d'un sentiment de déprise et de désespoir. Ces récits de vie sont poignants, durs, parfois traumatiques. Partant de là, comment analyser et projeter à partir de ces existences sans les lisser ? Comment le projet architectural peut-il être à l'écoute de ceux qui sont aujourd'hui dans un angle mort de la recherche, de la gouvernance et des médias ? Quels outils mobiliser pour les sortir de cet angle mort par l'architecture ?

*Proposition en trois points pour projeter  
dans le suburbain*

*S'immerger dans le « vernaculaire singulier »*

L'immersion ethnographique (entretiens, observation participante, observation flottante) est ici mobilisée pour restituer la vie ordinaire que masquent les cartes des géographes. C'est admettre que ce que nous vivons à l'échelle 1 fait du sens. Il nous faut alors faire confiance au ressenti immersif dans ce « vernaculaire singulier ». Chaque territoire est en effet doté de spécificités historiques dans la mesure où il est plus ou moins marqué par l'économie ou – plutôt – par la fin de l'économie. Cette question de projection est aussi un vrai problème en

anthropologie : que faire du singulier ? Doit-on renoncer à la représentativité alors qu'elle permet de poser des questions pertinentes et inédites à partir d'expériences locales ? En architecture, nous faisons l'hypothèse qu'il est possible de « sublimer » par le projet ce vernaculaire singulier. Reste à se rendre attentif aux échos dissonants du terrain.

*Se rendre réceptif à ce qui échappe  
à la « norme »*

Il apparaît déterminant de se déshabituer des approches normatives sus-évoquées en acceptant le « dérèglement psycho-affectif » tel que le formule Georges Devereux (2012), à savoir comme fondement de l'enquête en sciences humaines. C'est ce dérèglement psychoaffectif, cette remise en cause des repères de l'observateur, qui deviennent éléments moteurs de la projection. Ce qui peut se comprendre sur un plan cognitif : comme ce dérèglement constitue un moment où le langage est suspendu, l'intuition projectuelle de l'étudiant va tendre à pallier de façon créative ce langage manquant. C'est pourquoi nous amenons les étudiants en immersion à se rendre réceptifs aux détails troublants de l'enquête : à ce qui les perturbe, les choque, les scandalise, les étonne, les met mal à l'aise. Il s'agit surtout de ne pas lâcher cette part réflexive et dissonante sur un plan psycho-affectif. Entre autres détails troublants, consignés sur des territoires péri-métropolitains, nous trouvons des expressions diverses du sentiment de déprise des habitants vis-à-vis de la métropole voisine, le non conforme, aujourd'hui devenu illégal (la parole raciste, homophobe), l'inexpressif, le sentiment d'humiliation de vivre dans un village traversé par une route sans que personne ne s'arrête, etc. Il s'agit en résumé de considérer au plus haut point tout ce qui outrepassa la « raison métropolitaine ».

*Projeter de façon inductiviste*

Contre une tradition hypothético-déductiviste très mobilisée en sciences humaines et sociales, nous proposons aux étudiants de remonter par induction du phénomène observé jusqu'au projet. L'intuition architecturale se noue dans cette trame inductiviste, par l'articulation entre les données objectives référées au territoire et le détail troublant issu de la phase ethnographique. C'est du jeu de confrontation entre ces données socio-démographiques de

seconde main et une expérience d'enquête précise, intime, sensible, que va naître l'intuition projectuelle. Des outils méthodologiques pluridisciplinaires adaptés à ces enjeux sont mobilisés par des enseignants venus d'institutions très diverses. Nous pouvons rappeler la trame de cette méthodologie expérimentale :

1) Repérage des détails troublants par l'immersion ethnographique (prise de notes, captation sonore, usage de la vidéo) ;

2) Confrontation de ces états de trouble psycho-affectif avec les « dispositifs cartographiques » (carte objective du territoire, carte subjective habitante avec la méthode des « itinéraires » de Jean-Yves Petiteau) et les ateliers publics ;

3) Mise en forme de l'intuition par des « dispositifs littéraires » et les « dispositifs collagistes ». La clé de la méthode réside dans le va-et-vient permanent entre la mise en forme de matériaux sensibles et l'usage de données objectivées.

#### *Conclusion ouverte*

Par rapport aux références habituelles, cette pédagogie est paradoxale : sa mesure est le temps d'une expérience : celle d'une intervention fondée sur la reconnaissance des interactions entre les étudiants et ceux que l'on reconnaît d'ordinaire comme acteurs, puis par celle de mise en récit de ces expériences. Dans cette mesure, ce dialogue constitue une expérimentation pédagogique parce qu'il met les étudiants et les enseignants en situation de rendre explicites les questions recueillies auprès des personnes concernées, acteurs et habitants. Sur ces territoires réellement investis, ils peuvent alors construire avec eux une démarche impliquant des interventions concrètes in situ. Cette démarche n'a de sens que parce qu'elle repose sur cet engagement concret visant à reconnaître les observations et les récits des habitants et acteurs en leur présence. Le projet architectural qui en découle est basé sur la restitution d'un dialogue les reconnaissant à part entière dans le processus d'évaluation. Dans ce travail pédagogique, chaque étape marque l'exploration d'un nouvel espace et la relecture, en profondeur, d'un art de vivre et d'un art de faire non encore décrypté. Ce studio de projet n'est donc pas seulement un rite de passage introduisant à un rôle

professionnel dont les règles du jeu sont reconnues et simplement répétitives. Il cherche avant tout à ouvrir un champ de compétences sur la recherche architecturale et urbaine dans le cadre d'interventions concrètes.

#### **Bibliographie**

CHARMES, Éric, 2011. *La ville émiétée*. Paris : Presses Universitaires de France.

CERTEAU, Michel (de), 1990. *L'invention du quotidien*. Paris : Gallimard, Coll. Arts de faire.

DEVEREUX, Georges, 2012 (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion, Coll. Champs d'essai.

FOUCAULT, Michel, 2001. *Dits et écrits II*. Paris : Gallimard, Coll. Quarto.

HEIDEGGER, Martin. « Bâtir, habiter, penser » In : *Essais et conférences*. Paris : Gallimard, 1958. In : CHOAY, Françoise, 1965. *L'urbanisme, utopie et réalité*. Paris : Le Seuil.

GARFINKEL, Harold, 2006. *Études en ethnométhodologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

PETITEAU, Jean-Yves, LEROUX, Bernard, 2018. *Dockers à Nantes, L'expérience des itinéraires*. Annecy : ESAAA Éditions, Nantes : ENSA Nantes.

SECCHI, Bernardo, 2002. *Comment agir sur la ville diffuse*. Puteaux : Club Ville Aménagement.

SECCHI, Bernardo, 2015. *La ville des riches et la ville des pauvres, Urbanisme et inégalités*. Genève : MétisPresses.

SIMMEL, Georg, 2013 (1ère édition allemande 1903). *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Paris : Payot.

Mots-clés: anthropologie, projet architectural, territoires, péri-urbain, péri-métropolitain, enquête.